

Le chemin de la vie

Des Filles de la campagne, premier roman, à Fille de la campagne, ces mémoires qu'Edna O'Brien « s'était juré de ne jamais écrire », il y a un demi-siècle. Il y a aussi ce singulier, qui distingue l'autobiographie de la fiction, encore que la séparation ne soit pas totale, tant l'œuvre est nourrie d'une existence tumultueuse où se mêlent la force incontrôlable des passions et la farouche ténacité de l'écrivain.

CLAUDE FIEROBE

EDNA O'BRIEN FILLE DE LA CAMPAGNE Mémoires

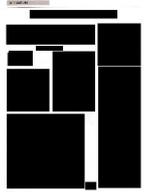
trad. de l'anglais (Irlande) par
Pierre-Emmanuel Dauzat
Sabine Wespieser, 478 p., 25 €

Long chemin, soigneusement balisé dans un récit organisé en séquences courtes, où la chronologie cède souvent le pas à la rêverie, où la mémoire, selon la belle formule de John McGahern, « devient l'imagination ». Long chemin, de la demeure de Drewsboro, à Tuamgraney dans le comté de Clare, « une source d'inspiration », aux salons littéraires de Londres, et à cet hôtel particulier de Chelsea, 10 Carlyle Square, où passeront les personnages célèbres de la scène, de l'écran, de la vie politique ou littéraire, de Robert Mitchum à Patrick Magee, du Premier ministre Harold Wilson à Ingrid Bergman qui entre « avec des airs d'héroïne d'Ibsen », de Peter Brook à Marlon Brando. Mention spéciale pour Samuel Beckett parce que « l'Irlande est toujours présente en lui », comme elle l'est, pourrait-on ajouter, chez Edna O'Brien. Beckett qui, avec Jack Yeats et Synge, faisait partie « des esprits parents, des vagabonds de noble extraction, qui littéralement foulaient le sol qu'ils consacraient en peinture ou dans la langue ». Figure en contrepoint, le portrait de l'archevêque John Charles McQuaid, symbole du conservatisme obtus, « qui préserva l'Irlande du paganisme et des aberrations modernes » : le communisme, les footballeurs étrangers, Arthur Miller, Orson Welles et les tampons hygiéniques...

Chemin d'une vie bien remplie, avec des hauts certes, mais aussi des bas comme ce matin où Edna O'Brien découvre qu'elle est ruinée : « J'étais une de ces vierges folles qui n'avait pas veillé à ce que sa lampe à huile restât pleine. » D'où les déménagements, les maisons lugubres, la pénible introspection, « les voyages futiles faits par désespoir ». Puis les séjours américains, heureux, féconds, les grands dîners, et là encore les célébrités, Jackie Kennedy, Neil Jordan, Miloš Forman, Al Pacino... et la réception qu'elle

donne, semblable « à une inquisition à laquelle elle aurait échappé de justesse ». Chemin de l'amour, avec Ernest Gébler d'abord – l'auteur de *The Plymouth Adventure* –, mariage fondé sur un malentendu et terminé par un divorce douloureux où se joue le sort des deux enfants, Carlo (qui deviendra écrivain à son tour) et Sasha, « les deux guerriers » à qui le livre est dédié. Alors que sa propre carrière est au point mort, Ernest Gébler est jaloux du succès d'une femme qui ne souhaite ni faire des confitures de nèfles, ni échanger la tyrannie de l'église catholique pour celle d'un mari. Et puis il y a la passion pour Lochinvar – quel homme politique se cache sous ce nom de chevalier écossais ? – avec qui, citant Yeats, elle dit « s'être nourri le cœur de fantaisies ». Et encore tous les autres, les hommes se divisant en deux catégories, les frères et les amants, sans qu'elle arrive jamais « à associer les deux qualités chez le même homme », sans que le lecteur sache toujours précisément où se situent les personnages évoqués.

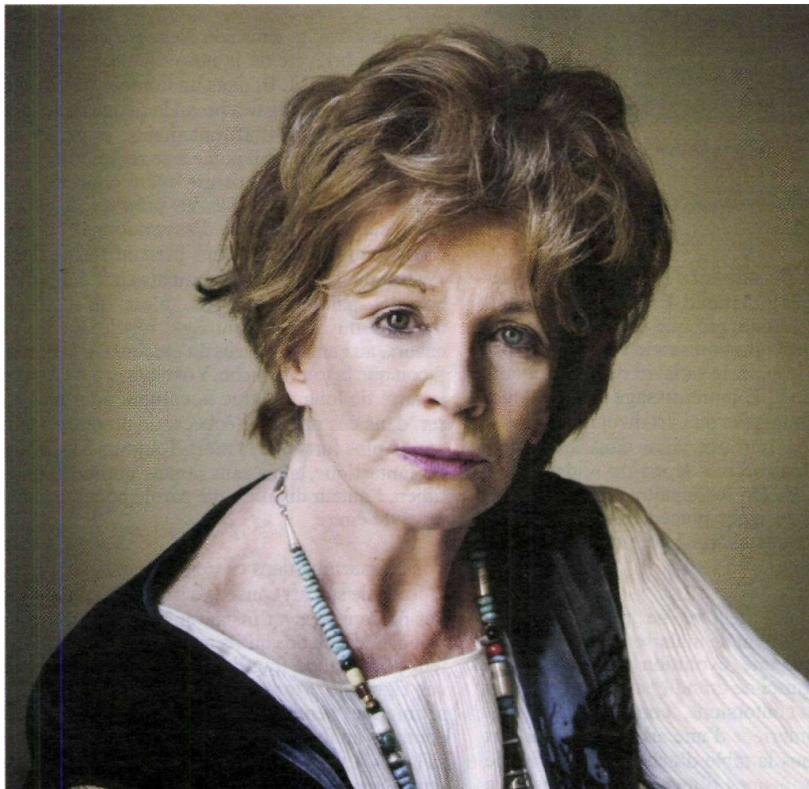
Il y a donc ici toutes les paillettes d'une vie rebelle et placée souvent sous les feux de la rampe. Et pour nous lecteurs, il y a l'énergie indomptable d'un esprit plein de feu, la pleine conscience d'une vocation, « ma sottise ambition d'être écrivain ». Edna O'Brien a commencé à écrire à Londres en 1958 dans des cahiers apportés d'Irlande qui portaient le nom d'*Aisling*, « ce qui veut dire rêve ou vision », où elle capture « les alluvions de la mémoire, et d'une chose plus forte que la mémoire ». Elle demande aux rêves de lui « rafraîchir la mémoire », et si elle pleure, ce sont « de bonnes larmes ». Pour son premier livre, où la relation à la mère joue un rôle capital, « les mots sortaient à flot et la plume sur le papier n'allait pas assez vite, au point que je craignais parfois qu'ils se perdent à jamais ». Elle veut s'affranchir des contraintes et cite Beckett pour qui « l'artiste qui joue son être n'est de nulle part et n'a pas de parents ». Alors le *name-dropping* agaçant (références aux gens connus) agit comme antidote ironique aux litanies des saints qui envahissent les livres religieux de l'enfance : en effet, quel chemin de saint Colman de Cloyne à



Norman Mailer !

C'est bien dans la vie que sont découverts les sujets des romans. Ainsi, à partir d'un affrontement sanglant dans le comté de Clare, Edna O'Brien donne une version bouleversante du drame politique et humain de l'Irlande déchirée dans *La Maison du splendide isolement* dont elle cite les premiers mots : « L'histoire est partout, elle s'infiltré dans le sol, dans le sous-sol ? Comme la pluie, la grêle, la neige, le sang. Une maison se souvient ; des remises se souviennent. Un peuple rumine. Le conte diffère selon le conteur. » À Marlon Brando qui lui demande si elle est un grand écrivain, elle répond courageu-

sement : « je compte bien ». Alors il la fait s'asseoir sur une balançoire à proximité et, « par une belle et vertigineuse poussée », l'envoie vers « les altitudes tant désirées de la langue ». Retenons cette belle image d'envol : voyage d'une vie pleine à craquer, faite de joies éclatantes et de chagrins surmontés par une farouche détermination ; voyage dans une société irlandaise bouleversée par la modernité ; et, avant tout, voyage dans le pays de l'écriture aussi difficile, aussi semé d'embûches, mais aussi enchanté que la grande maison rose sur les rochers du Donegal où l'on voit « les jonquilles d'un côté, la mer de l'autre ». !



**EDNA
O'BRIEN**